

Nous connaissions les talents de comptable de Mme Suzanne Odin. Pendant des années elle a efficacement et généreusement secondé son mari, notre confrère René Odin, trop tôt disparu.

Ce que nous savions moins, c'est que notre amie cultivait divers jardins secrets, dont la marche et la randonnée. A ce titre, elle a escaladé l'Himalaya et contemplé de ses yeux l'Everest.

Nous lui avons demandé qu'avant de se replonger dans nos comptes, elle accepte de nous narrer cette aventure. Nous sommes nombreux à penser qu'un pareil exploit la désigne pour succéder à notre ami René, avec les devoirs et prérogatives qui lui étaient attachés.

A bientôt, Suzanne !

Edmond Jouve.

SUR LES CHEMINS DE KATMANDOU

Il y a quelques années, j'ai eu la possibilité de participer avec quelques autres randonneurs à une marche d'approche de près de trois semaines dans un massif de l'Himalaya (un trekking ou mieux un trek, en langage moderne !). Organisé par un guide de Chamonix, avec la complicité d'une agence népalaise. Les difficultés ne nous furent pas épargnées !

Le but était d'atteindre les lacs de Gosāinkund. Mais, au lieu d'emprunter le circuit traditionnel, n'avaient-ils pas imaginé de nous faire passer par des sentiers pratiqués seulement par quelques paysans de la région ?

Notre caravane était composée de douze participants, plus le guide chamoniard, dix sherpas dont une femme et une dizaine de porteurs (des coolies), certainement de la caste des Intouchables.

Chaque porteur avait sa charge bien déterminée : l'un portait les piquets des tentes, un autre uniquement des douzaines d'œufs, certains sacs personnels contenant nos affaires ou des ustensiles de cuisine... Vêtus d'une serviette de toilette autour des reins, pieds nus, ils marchaient, pliant sous la charge. Dans les passages difficiles, ils devaient se débrouiller seuls, les sherpas les regardaient sans les aider. Ils n'empruntaient pas les ponts et traversaient les torrents par leur lit.

La première journée, la marche n'a été effective que l'après-midi, la matinée ayant été employée à parcourir, dans un bus délabré, le trajet nous permettant de rejoindre le point de départ de cette randonnée. Trois heures de marche qui m'ont semblé une éternité : pas de lacets, le chemin montait abrupt la paroi montagneuse. En arrivant au camp, je commençais à m'inquiéter, me demandant si je pourrais tenir le rythme pendant le circuit. Sur le programme détaillé que nous avons reçu lors de l'inscription, il était indiqué à différentes reprises : « montée raide pendant 1 h 1/2 ou 2 h. » et, pour cette journée, aucune mention ! Alors, que devaient être ces fameuses montées raides ? Au milieu de mes réflexions, j'entends une participante demander : « Ce sera aussi pénible tous les jours ? » Or, cette collègue était entraînée, puisqu'elle « faisait » régulièrement le mont Blanc, les glaciers chamoniards.

La journée suivante fut acceptable. De magnifiques paysages se présentaient à nos regards. Certains passages n'étaient pas faciles, le chemin disparaissant pour se retrouver plus loin. Par exemple, un rocher obstruant un sentier... J'avais trouvé la solution : n'ayant pas de grandes jambes, je me laissais glisser sur mon postérieur le long du rocher et atterrissais plus bas. Une petite angoisse cependant : que le pantalon supporte l'agression ! Mais je puis vous affirmer que ma façon de procéder a bien amusé les sherpas. Peu importe, je me sortais de la difficulté.

Un jour, nous avons atteint un village perché sur un versant montagneux. Les ruelles étaient faites de planches accrochées je ne sais comment, le vide étant dessous. Un boucher, installé par terre, découpait la viande en fines lamelles. Il les faisait sécher sur un fil au milieu d'innombrables mouches. Pour nous, occidentaux, nous aurions pu penser que le village remontait au début de notre ère. Eh bien non ! Il y avait... devinez ! du *Fanta* orange ! Parfois, en arrivant à l'étape, je disais à mes coéquipiers que j'aimerais déguster un *Orangina* : ce jour-là, mon rêve s'est réalisé, j'ai eu mon breuvage en apéritif.

L'arrivée au camp, chaque soir, avait un aspect mystérieux. Le sherpa responsable tâtait le terrain pour trouver l'emplacement des tentes ; non pas pour chasser d'éventuels reptiles - il n'y en a pas au Népal - mais pour éviter les pierres. Puis, c'était le montage des tentes et l'installation, c'est-à-dire pour chacun préparer ses affaires pour la nuit.

Il fallait dresser sept tentes. Nous avions une heure et demie pour nous préparer, car, à 18 h, c'était la nuit noire : seule, la petite lampe électrique pouvait alors nous secourir. Ceux qui arrivaient les premiers à l'étape avaient la première tente dressée. Les derniers arrivants prenaient possession de la dernière tente montée, mais le temps de préparation était limité. Tout le monde prenait cela avec bonne humeur, se demandant ce que le sherpa pouvait élaborer pour le dîner.

Le repas de midi était simple. Halte vers 11 h et préparation d'une assiette : riz cuit la veille au soir, sardines à l'huile ou maquereau ou thon. Le soir, nous avions droit à un potage, à une viande en sauce (pas toujours assez cuite), à des légumes et à un dessert.

Les randonneurs étaient réunis dans un coin du camping, sous une tente, les sherpas autour du feu de camp et les porteurs dans un autre coin, bien séparés des sherpas et préparant eux-mêmes leur « cataplasme » : il n'y avait vraiment pas d'autre terme pour désigner cette pâtée ! La même à chaque repas, composée d'une certaine céréale que seuls, paraît-il, ces porteurs mangeaient. Nos chats et chiens, devenus très difficiles, l'auraient dédaignée !

Le petit déjeuner était occidental : lait, café, chocolat en poudre, thé, biscottes, confiture, œufs durs, céréales. Cela était très sympathique de se restaurer au soleil et de profiter de la fraîcheur.

J'ai écrit au début que l'agence népalaise inaugurerait un circuit jamais emprunté par des « blancs ». Un matin, nous arrivons dans un petit village et les habitants nous regardent, très étonnés. C'était la première fois qu'ils voyaient des êtres humains non-népalais. Quel étonnement pour eux ! Discussion avec le chef des sherpas, qui savait que j'avais des plaques de chocolat dans mon sac à dos (j'avais prévu, au départ de Paris, une boîte en fer pour que le chocolat ne fonde pas). Il me demande de faire une petite distribution, mais les enfants, ne connaissant pas cette friandise, n'osaient pas la porter à leur bouche. Aussi avons-nous mangé, nous, les Français, un carré de chocolat chacun. Voyant que nous apprécions cet aliment, les mamans ont autorisé leurs enfants à en manger. Si certains villages montagnards connaissaient le *Fanta*, d'autres ignoraient les confiseries.

En lisant ce texte, vous devez avoir l'impression que mon récit découragerait les candidats à ce genre d'aventure. Je vous ai narré des anecdotes typiques, mais il ne m'est pas possible de décrire vraiment les paysages de toute beauté, les villages caractéristiques, les torrents traversés par des ponts en corde, la culture du riz en moyenne montagne et le séchage dans la plaine, la beauté des stupas... Lorsque je suis revenue, je n'avais qu'un souhait : repartir et visiter une autre région. Malheureusement, les circonstances ne l'ont pas permis.

Comme au Tour de France, il y eut deux demi-journées de repos. Pour l'une d'entre elles, le camping n'a pas été sauvage comme chaque soir, mais sur un terrain clos. La propriétaire nous a fait comprendre qu'il y avait des douches. Quelle stupeur ! Nous venions de visiter, dans ce même village, des intérieurs d'habitations sherpas. Tout était très propre, les meubles cirés, mais les cuisines étaient telles que nous avions l'impression de nous trouver au siècle dernier dans les campagnes arriérées. Ces fameuses douches étaient au premier étage. Pour y accéder, il fallait grimper par une échelle en bois. A chaque candidat à la douche, cette brave femme montait sa bassine d'eau chaude sur la tête. Elle la posait sur le sol à côté d'une autre bassine de fer blanc qu'elle avait descendue auparavant, remplie d'eau usagée. Une vieille boîte de conserve attendait. Elle servait pour s'asperger. Treize personnes à doucher, cela a pris toute notre après-midi. Mais le village était si attachant, l'environnement si agréable que nous pensions être au paradis ! Et, de plus, il y avait une table sur le terrain. Quel luxe pour faire son courrier !

Je dois reconnaître que j'éprouve un très grand plaisir à recevoir des cartes postales. Aussi, je ne lésine pas pour en envoyer. La leçon nous avait été faite à Katmandou : il n'y a pas de cartes postales en dehors de la capitale et de sa vallée. Aussi avais-je pris mes précautions et, chaque soir, si j'avais du temps, j'écrivais sur mes genoux quelques cartes. Je les gardais dans mon sac pour les poster au retour.

Dans la capitale du Népal la Poste n'est pas organisée comme en France. Il y a un bâtiment spécial pour le courrier. Pour être certain que celui-ci sera acheminé, il faut faire une première queue à un guichet qui ne vend que des timbres. De grandes tables sont à disposition dans le hall pour permettre aux clients d'affranchir leur courrier. Ensuite, il faut faire une deuxième fois la queue à un autre guichet pour que l'employé oblitère les timbres devant nous. Le courrier non traité de la sorte a peu de chance d'être acheminé.

Des anecdotes, j'en ai des quantités et je ne peux toutes les narrer.

Une, en exemple : la traversée d'un torrent étroit, mais sans pont. Le sherpa chef m'a prise sur son dos, a sauté, mais le sentier sur l'autre rive était à 45°. Lorsqu'il s'est élancé, je n'étais pas très rassurée !

Une autre, et je m'arrêterai, car celle-ci peut laisser méditatif. Vous vous souvenez que le petit déjeuner comportait des œufs durs. Chaque matin, je me présentais la dernière à la table, car j'avais d'énormes difficultés à rouler mon duvet et à le faire entrer dans sa housse. Un jour, les collègues ayant terminé plus tôt qu'à l'accoutumée, j'ai dû abrégé et ai mis les œufs dans mon sac à dos, pensant les manger en cours de route. Ne l'ayant pas fait, le lendemain je me suis trouvée devant un petit stock d'œufs ! D'autre part, il y avait un porteur, encore plus maigre que les autres, qui rôdait parfois près de nos tentes. Je lui ai donné mes œufs et - à ce moment précis je n'ai pas eu le temps de voir ce qu'il faisait - l'œuf a disparu : j'ai vu une joue énorme qui se dégonflait progressivement. J'ai été persuadée qu'il a mangé l'œuf sans l'écailler. Tout est bien qui finit bien, puisqu'il n'a jamais été question de crise d'appendicite.

Après toutes ces joies, ces peines, ces fatigues, notre plus belle récompense fut de voir, au loin, bien dégagé sur un ciel d'un beau bleu, l'Everest. La randonnée prenait fin. Nous étions fatigués, la marche ayant été très longue ce jour-là ; nous n'avons pu apprécier comme il l'aurait fallu cette faveur suprême.

Au retour, à Katmandou, nous avons visité sa vallée. Quel spectacle ! Pashupatinah, ses temples, ses moulins à prières, ses crémations, les singes qui chapardent les offrandes faites aux dieux, ses mendiants ! C'est dans cette ville-pèlerinage que j'ai découvert un petit métier très curieux : de pauvres hères sont accroupis au bord de la rue avec grand nombre de petits tas de pièces. Vous leur donnez une roupie, ils vous rendent non pas 100 paisas, mais 80, les 20 autres étant leur gain pour le service rendu. Je n'ai jamais su combien le mendiant doit donner pour échanger la menue monnaie contre les roupies. Peut-être 120 ! Qui sait ? Pashupatinah est un centre très important de pèlerinage. Il équivaut à Bénarès en Inde. La sherpa voulait me faire entrer avec elle dans l'enceinte religieuse, mais la sentinelle m'a repoussée violemment.

Il y eut aussi Patan, ses palais et son village tibétain. Pour voir le Bouddha couché, je me suis vu imposer sur le front la tika, une substance colorée censée me purifier.

J'ai rapporté très peu de souvenirs, mais lorsque je regarde le petit moulin à prières acheté au Durbar de Katmandou, des images népalaises défilent dans ma tête et je ne peux que remercier mon mari de m'avoir autorisée à partir près de quatre semaines, loin de tout, dans un dépaysement aussi total, sans pouvoir donner de mes nouvelles.

Après une telle expérience, il est pénible de se réhabituer à notre vie occidentale, au bruit, à la pollution. Même si l'on doit côtoyer, dans les rues de Katmandou, les vaches sacrées ou les jeunes enfants errants, il faut reconnaître que leur philosophie de la vie est plus saine que la nôtre. Mon regret a été de ne pas être entrée dans la léproserie de Pashupatinah, devenue un mouiroir de Mère Térésa. Mais seule, sans connaître un mot de la langue, je n'ai pas osé.

Lorsque les événements sanglants se sont déroulés dernièrement, mes flâneries dans le Durbar de Katmandou ont défilé dans mon esprit, me surprenant à essayer d'apercevoir la petite Kunari assise derrière une fenêtre à croisillon.

Tout cela est loin de la civilisation occitane ! Mais tous les Népalais rencontrés étaient attachants, respectueux et sincères. Souhaitons que la pauvreté s'éloigne, mais que leur âme reste fidèle à leurs coutumes.

Suzanne Odin.